

# JEAN-JACQUES ROUSSEAU AUX CHARMETTES

---

par Odile NGUYEN

## LA MAISON DU BONHEUR

Cette maison est la maison du bonheur. (Rousseau, que certains prennent pour un philosophe pleurnichard, est en réalité un des plus grands philosophes du bonheur. On le croit triste à jamais à cause de cette phrase terrible : « je coûtai la vie à ma mère et ma naissance fut le premier de mes malheurs ») Il en parle - des Charmettes - en termes vibrants dans les *Confessions* (le livre VI), comme dans la dernière des *Rêveries du promeneur solitaire* (Xème promenade). Il y a vécu auprès de Madame de Warens – La mode est aujourd’hui de prononcer « Vuaran » -de 1735 à 1741 (sauf une parenthèse d’un an à Lyon comme précepteur auprès des enfants de M. de Mably en 1740).

Les Charmettes, ce n’est pas le nom de la maison, mais un lieu-dit. Le nom ne vient pas du « charme » de la maison, mais **des charmes**, qui sont une espèce d’arbres. Jean-Jacques rêvait d’une maison au toit de chaume, il en parle dans le *premier Discours* (sur les sciences et les arts), dans la prosopopée à Fabricius : la chaumière est symbole de vertu.

Ou à la rigueur d’une maison aux tuiles roses, il en parle dans *l’Émile*, Or, les Charmettes sont couvertes d’ardoises, mais il trouve que la maison est « très logeable ». Auparavant, Maman vivait à Chambéry qui est, à l’époque, une petite ville de 10.000 habitants.(8.000 seulement pour Claude Mazauric dans *Rousseau à 20 ans*).

Charmante, la ville...Il dit qu’il n’y en a pas de plus charmante, mais la maison est triste. Rousseau fait pression sur Madame de Warens pour déménager. Elle tergiverse...Elle a besoin de rester en ville pour ses « affaires ». Elle négocie : « Une maison pour l’été, mais l’hiver à la ville. »

Ils visitent deux ou trois maisons, elle en chaise à porteurs, lui flânant à côté. Ils choisissent *la plus jolie*, dans l’été 35 ou 36.

En ce qui concerne la maison, Chambéry l’a acquise en **1905**, et elle a été classée la même année. Le vallon a été classé en **1933**. Il est donc très proche de ce qu’a connu Rousseau. Auparavant, la maison appartenait à des propriétaires privés, ce qui ne l’a pas empêchée de devenir dès **1782** un lieu de pèlerinage. (Soit 4 ans seulement après la mort de Rousseau). Stendhal, Lamartine, George Sand ont fait ce pèlerinage. Et aussi Anna de Noailles.

*A vérifier : dans la grange attenante, on trouve une petite expo consacrée à ces visiteurs qui sont venus s’inspirer de l’esprit du lieu.*

## DESCRIPTION DE LA MAISON

La maison est belle, mais pas très grande. On visite 4 pièces, deux vastes salles en bas : une salle à manger plus un salon de musique qui donne par une porte-fenêtre sur le petit côté du jardin.

L'intérieur est simple, chaises de bois gracieuses, ornées d'une lyre ou d'un épi de blé, des fresques et un des premiers papiers peints.

A l'étage, deux chambres, la plus grande est pour elle, et la petite pour lui, et, entre les deux chambres, un petit oratoire, minuscule pour trois : Madame de Warens, Rousseau, plus un prêtre, oratoire qui se trouvait au début en-dehors de la maison.

Dans l'alcôve, il y a la place pour un ou deux domestiques, mais il y a aussi des pièces qu'on ne visite pas.

Une resserre en bas qui court derrière les deux salles. La cuisine devait se trouver dans la billetterie.

A mi-étage, 2 pièces qui servent aujourd'hui pour le personnel du Musée...Pas de salle de bains ni de WC.

*Dans la première moitié du XVIIIème siècle, on ne se lave pas : Bordeu dit que l'eau est dangereuse. On fait une toilette sèche avec du parfum sur une serviette. (On ne lave pas le linge de corps, très rarement, il faut et il suffit que le col et les poignets soient propres.) Dans la seconde moitié, on commencera à se laver à l'eau froide (on se fait un petit cabinet de toilette attenant à sa chambre).*

*On a dans sa table de nuit un pot de chambre, qu'on appelle un Bourdaloue. (allongé, décoré d'un œil.) Inventé au temps du célèbre prédicateur pour les dames qui suivaient ses (longs) sermons et devaient se soulager -plus ou moins- discrètement.*

## LE JARDIN

Le jardin n'est pas non plus très grand, C'est une sorte de terrasse rectangulaire, plantée de simples et de plantes médicinales, bien quadrillée par des buis, entre un petit vignoble et un verger, avec des pommiers anciens.. Du jardin, on plonge sur la ville de Chambéry, et on voit le massif des Bauges.

Jean-Jacques aime travailler au jardin, ce qui annonce *La Nouvelle Héloïse*. Auparavant, il ne s'intéressait pas spécialement aux plantes. Ensuite, il va (à partir des Charmettes) être de plus en plus passionné par la botanique, herboriser faire des herbiers, pour Melle Dupré La Tour, (cf. expo à la Bibliothèque de la Part-Dieu) Il aime aussi étudier au jardin.

Rousseau nous parle de son oisiveté, mais en même temps il jardine et il étudie, parfois « la bêche à la main ».

C'est une oisiveté studieuse : il a engrangé une quantité de connaissances et d'expériences.

C'est là pour l'essentiel qu'il se fait son « magasin d'idées », étudie toutes les sciences et tous les philosophes possibles.

« J'ai perdu ou dépareillé une multitude de livres, par l'habitude que j'avais d'en porter partout avec moi, au colombier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre chose, je posais mon livre au pied d'un arbre ou sur la haie ; partout j'oubliais de le reprendre et souvent au bout de quinze jours, je le retrouvais pourri, ou rongé des fourmis et des limaçons. »

## **RETOUR EN ARRIÈRE - LA RENCONTRE DE JEAN-JACQUES AVEC MME DE WARENS**

Il a rencontré Madame de Warens en 1728, à Annecy ; il avait quinze ans et demi, elle vingt-huit ou vingt-neuf.

Il était « sur la route », ayant fugué de chez son père et quitté son travail d'apprenti (et son patron sadique), et elle l'accueille.

La rencontre est bouleversante. « Livre II, depuis p. 76 « J'arrive enfin, je vois Madame de Warens... jusqu'à p.78 : « j'irai causer avec vous. »

### **TURIN**

Il n'habitera pas tout de suite chez elle, elle l'enverra d'abord se faire catéchiser et baptiser à Turin, à l'hospice du San Spirito (cela lui rapporte 20 francs, il fait connaissance des « chevaliers de la manchette » tombe amoureux (platoniquement) d'une commerçante italienne, devient exhibitionniste, et rapporte d'Italie une certaine manie qui lui permet de tromper la nature et de ne pas devenir fou. Ils deviennent amants en 1733 ou 1734, quand Madame de Warens voit les mères des élèves de musique tourner autour du jeune Jean-Jacques. Il y en a une (la grosse Madame Lard, dont la fille est une beauté grecque) qui l'accueille et l'embrasse sur la bouche chaque matin. « Tous les matins quand j'arrivais, je trouvais prêt mon café à la crème, et la mère ne manquait jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, et que, par curiosité, j'aurais voulu rendre à la fille... » Il a plus de 20 ans.

### **L'INITIATION**

Madame de Warens décide de l'initier elle-même à l'amour, elle le lui propose pour une très bonne raison : « pour le protéger des femmes », et elle lui laisse huit jours de réflexion.

Bien sûr, à l'issue des huit jours, il accepte. Mais ce délai a été une source d'angoisse, plus que d'excitation ou d'impatience..

Ils sont alors dans la maison sombre de Chambéry (avec des rats). Madame de Warens ne manifeste pas beaucoup de plaisir. Jean-Jacques dit qu'elle a « un cœur chaste et un tempérament de glace ».

Rousseau est partagé, entre le bonheur et la culpabilité lié à une impression d'inceste. En outre, au moment où elle le lui propose, il n'en a plus tellement envie (au contraire de son émotion incroyable lors de leur première rencontre) Madame de Warens a décidé de se faire appeler « Maman », et d'appeler Jean-Jacques « Petit », et... bien que toujours belle, il avoue qu'elle a pris un peu d'embonpoint.

Quand ils font des balades dans la montagne, elle se fait parfois porter en chaise et dit : « Tiens, c'est de la pervenche ! » Jean-Jacques, trop myope, doit se mettre à quatre pattes pour les apercevoir.

## CLAUDE ANET

Jean-Jacques ne tarde pas à découvrir que le régisseur Claude Anet est déjà l'amant de Maman, (ils aiment herboriser ensemble, mais de façon trop utilitaire au goût de Rousseau), et il va se nouer entre Madame de Warens, Claude Anet et Jean-Jacques un trio éphémère. Cf. Jules et Jim. Après un moment de surprise, Jean-Jacques en dit le plus grand bien : « Ainsi s'établit entre nous trois une société sans autre exemple peut-être sur la terre. Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étaient en commun. »

IL dit qu'il y avait entre eux « une extrême confiance réciproque ».

Quand Claude Anet meurt le 13 mars 1834 (soi-disant d'une pleurésie pour être allé cueillir du génépi...au mois de mars !) Les commentateurs soulignent que c'est invraisemblable à cette saison.

Il s'agit plutôt d'une deuxième tentative de suicide réussie. Deuxième, car il avait déjà fait une tentative avec du laudanum ou de l'opium, Rousseau le pleure. Il écrit : « malgré nos liaisons particulières, les tête-à-tête nous étaient plus doux que la réunion ».

Il y aura un personnage du nom de Claude Anet dans *La Nouvelle Héloïse*.

Il réclame à Madame de Warens (en vain) son costume. Mais elle pleure.

la maison est triste, il y a aussi l'absence de Claude Anet...donc c'est là que Rousseau fait pression sur Madame de Warens pour déménager. Avec succès. Ils vont trouver ce nid.

## LE NID

C'est un foyer où Jean-Jacques va pouvoir alterner oisiveté et travail intensif. Il lui fait ce rare et très beau compliment : « en tête à tête avec elle, j'étais aussi à mon aise que si j'avais été seul, et cela ne m'est jamais arrivé près de personne d'autre, homme ou femme. »

Chaque matin, il sacrifie à un rite. A l'aube, il part se promener sur le chemin qui monte au-dessus des Charmettes, et qui a aujourd'hui une partie asphaltée. Ce chemin qui existe toujours est rebaptisé chemin Jean-Jacques Rousseau. Il écrit :

« Je regardais de loin s'il était jour chez Maman ; quand je voyais son contrevent ouvert, je tressaillais de joie et j'accourais. S'il était fermé, j'entrais au jardin, en attendant qu'elle fût éveillée ». Ce guet du volet est un pur signe d'amour. Comme dit Roland Barthes, « celui qui aime, c'est celui qui attend. »

\*Lecture des Confessions par Yves : 8<sup>ème</sup> l. du livre VI, p.270 :« Ici commence le court bonheur de ma vie. Ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu... jusqu'à p.272 : vivre heureux malgré mes malheurs. » »

## MADAME DE WARENS

Cette bonne catholique a une curieuse façon d'opérer des conversions. Elle est de mœurs très libres. « Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes en repos de conscience ».

A Annecy, elle s'amuse à taquiner le supérieur d'un séminaire qui fréquente sa maison. Elle lui fait lacer son corset et court sans arrêt de droite à gauche. Il lui dit : « Madame, tenez-vous donc ! »

Quand elle rencontre Rousseau, elle vient de divorcer, car elle était à l'époque protestante (et épouse d'un protestant). Et les protestants admettaient le divorce, contrairement aux catholiques.

Elle a quitté son mari en emportant l'argenterie. Elle s'est alors convertie au catholicisme et est devenue dame patronnesse, une « bonne dame » selon le curé de Pontverre.

Elle reçoit à cet effet une pension du prince de Savoie, Victor-Amédée II.

Jean-Jacques en parle pourtant comme d'une femme vertueuse.

Il en fait un éloge vibrant dans le livre VI des *Confessions*, comme il le fera à nouveau, dans sa Xème promenade dans les *Rêveries*.

Tout le début du livre VI des *Confessions* est une commémoration de la vie avec Madame de Warens.

Il se remémore une randonnée faite avec elle le 25 août, jour de la sainte Louise (un des prénoms de Mme de Warens) :

« Nous allions de colline en colline, et de bois en bois, quelquefois au soleil et souvent à l'ombre, nous reposant de temps en temps, et nous oubliant des heures entières, causant de nous, de notre union, de la douceur de notre sort. »

Rousseau en avait rêvé à Annecy : « La situation d'âme où je me trouvais, tout ce que nous avons dit et fait ce jour-là, tous les objets qui m'avaient frappé me rappelèrent l'espèce de rêve que tout éveillé, j'avais fait à Annecy sept ou huit ans auparavant. »

Il parle encore plus du temps que du lieu, le temps qui fuit, très rapide.

Certains chercheurs ont osé mettre en doute l'idylle des Charmettes, par exemple Eugène Ritter, qui a écrit un livre sur *La famille et la jeunesse de Jean-Jacques Rousseau* :

« C'est dans les villes d'Annecy et de Chambéry que Jean-Jacques a aimé Madame de Warens. » Mais ce soupçon est écarté par les érudits. L'enthousiasme de Rousseau pour les Charmettes n'est pas feint. C'est lui qui pousse Maman à partir à la campagne, lui qui se souvient de son enfance heureuse à Bossey, dans l'Ain.

« Profitant maintenant du dégoût que je lui trouvai pour la ville, je lui proposai de l'abandonner tout à fait, et de nous établir dans une solitude agréable, dans quelque petite maison assez éloignée pour dérouter les importuns. »

C'est le plus long intervalle de bonheur dans sa vie, qui va prendre fin avec son départ à Paris en 1741.

« Ici commence depuis mon arrivée à Chambéry jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans durant lequel j'aurai peu d'événements à dire parce que ma vie a été aussi simple que douce. »

Mais au cours de ce séjour aux Charmettes, il est malade, il a des acouphènes, il pleure, il connaît une période de langueur qui va l'amener en 1738 à consulter le docteur Fize à Montpellier. Il s'est diagnostiqué lui-même ce qui fait très peur à l'époque : un polype au cœur !

En fait, cela ressemble plus à une dépression cf. Julie dans La Nouvelle Héloïse quand elle dit à son mari : « Mon ami, je suis trop heureuse. Le bonheur m'ennuie ».

Jean-Jacques pour une fois, parce qu'il est malade, prend une « chaise » et y rencontre Madame de Larnage...45 ans et dix enfants. (Et le pont du Gard). Confessions l. VI, depuis la p.301, l.7 « Quand je vivrais cent ans...jusqu'à la p. 302 :

« Je dois à Madame de Larnage de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir. »

Bien que tous ses symptômes aient disparu, il va quand même voir le docteur Fize qui lui dit de boire un bon coup de vin du pays...

Au retour (anticipé car il s'ennuie des Charmettes), il trouve Samuel Wintzenried, au visage et à l'esprit plat, un perruquier, plus jeune encore que Rousseau de 4 ans, et qui se met à tout régenter dans la maison, poussant Madame de Warens à de folles dépenses. « La place est prise » dit Rousseau.

Madame de Warens propose à Rousseau de refaire un trio, mais il refuse et elle en est humiliée !

« La privation que je m'étais imposée, et qu'elle avait fait semblant d'approuver est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point. » note-t-il.

Il se renferme dans sa chambre, échafaudant des « châteaux en Espagne » pour essayer de sauver Maman, et étudiant ardemment.

Même si le cœur n'y est plus, sa journée est organisée comme avant le voyage à Montpellier :

Le matin : étude des philosophes.

L'après-midi : étude des sciences.

La nuit, expériences d'astronomie (!) avec une vieille robe de chambre de Maman.

Elle, elle va lui trouver un emploi de précepteur à Lyon, chez M.de Mably. Il dit 1741, en fait, c'est de 1740 à 1741. A Lyon, rue maintenant Émile-Zola...C'est un échec sur tous les plans : amoureux, - il tombe évidemment amoureux de Madame de Mably- pédagogique (même s'il pose les jalons de *l'Émile*) et une humiliation morale. Précepteur, c'était un peu valet. Et ses élèves (tout petits : 4 et 6 ans) sont odieux, l'un n'est pas assez intelligent, et l'autre l'est trop. Enfin, c'est là qu'il fera la connaissance de l'abbé de Mably et du philosophe Condillac, deux frères de son « patron », et surtout qu'il va faire une certaine découverte. L. VI : p. 319, presque toute la page : Mais c'est une autre histoire. (Lire le passage) : « Environné de petites choses volables...jusqu'à « C'est comme si mon livre dînait avec moi. » Il regrette ses « chères Charmettes », « mon jardin » « mes arbres » « ma fontaine » « mon verger »...

Il tente un retour aux Charmettes, mais tout va de mal en pis, jaloux, et furieux de voir Maman se faire gruger : « Mais comment me souffrir surnuméraire près de celle pour qui j'avais été tout et qui ne pouvait cesser d'être tout pour moi ? Yves : « lire *Confessions* Livre VI, presque à la fin, p. 321»

A la suite de cette (amère, mais instructive expérience), il pense pouvoir sauver Maman, car il a enfin trouvé une idée : un système de notation musicale chiffrée.

Exalté, il part le présenter à Paris, où il fait un bide. Car quelqu'un (un moine ?) a déjà trouvé un système de notation analogue.

Mais Paris va être le lieu de mille aventures et rencontres.

Il va se retrouver secrétaire d'Ambassade à Venise, puis, de retour à Paris, il rencontrera Diderot, avec qui il entame une amitié de 15 ans, et Thérèse Levasseur, « lingère légère », avec qui il finira ses jours. Surtout, il entamera sa carrière de philosophe. Avant il n'avait écrit que des poèmes ou des écrits beaucoup plus modestes. C'est là qu'il écrit entre 1750 et 1762 ses deux Discours, La Nouvelle Héloïse, l'Émile et Le Contrat social. Et que tous ses malheurs commencent, car, à part La Nouvelle Héloïse, qui lui rapporte succès et argent, tous ses écrits font scandale : le 2<sup>ème</sup> Discours, Émile (avec le livre IV : la profession de foi du vicaire savoyard), le Contrat Social, vont être censurés et Rousseau pourchassé... (Les VI derniers livres des Confessions sont ceux d'un homme traqué).

Il aura d'autant plus toute sa vie la nostalgie de ce lieu et de cette époque. A 66 ans, trois mois avant sa mort, il écrit :

*Rêveries - X<sup>ème</sup> promenade – lecture Yves*

« Sans ce court mais précieux espace, je serais resté peut-être incertain sur moi... dans une vie aussi orageuse, j'aurais peine à démêler ce qu'il y a du mien dans ma propre conduite, tant la dure nécessité n'a cessé de s'appesantir sur moi. Mais durant ce petit nombre d'années, aimé d'une femme pleine de complaisance et de douceur, je fis ce que je voulais faire, je fus ce que je voulais être... Une maison isolée au penchant d'un vallon fut notre asile, et c'est là que dans l'espace de quatre ou cinq ans j'ai joui d'un siècle de vie et d'un bonheur pur et plein qui couvre de son charme tout ce que mon sort présent a d'affreux. J'avais besoin d'une amie selon mon cœur, je la possédais. J'avais désiré la campagne, je l'avais obtenue, je ne pouvais souffrir l'assujettissement, j'étais parfaitement libre... »

(« Je résolus d'employer mes loisirs à me mettre en état s'il était possible de rendre un jour à la meilleure des femmes l'assistance que j'en avais reçue. » Pourtant, elle est morte sans secours, ruine, à 62 ans, dans la pauvre maison d'une blanchisseuse qui a pris soin d'elle dans ses derniers instants.

Rousseau a essayé de l'aider, ils sont restés longtemps en correspondance, il a même voulu l'accueillir chez lui, mais elle a refusé, et c'était une outre percée, victime de nombreux parasites.)

Dans les *Mémoires d'outre-tombe*, Chateaubriand s'en prend (injustement) à Rousseau, coupable selon lui, d'avoir souillé la mémoire de sa bienfaitrice :

« C'est à Chambéry qu'un homme fut accueilli par une femme, et que, pour prix de l'hospitalité qu'il en reçut, de l'amitié qu'elle lui porta, il se crut philosophiquement obligé de la déshonorer. »

Mais en réalité Jean-Jacques s'excuse : « Pardonnez, ombre chère et respectable, si je ne fais pas plus de grâce à vos fautes qu'aux miennes. »